

L'exode à Jaulzy en 1940

Depuis l'attaque des chars (panzers) allemands le 10 mai sur les Ardennes, des réfugiés venant de Belgique, du Nord de la France et de l'Aisne ne cessent de passer sur la route nationale. Ils forment de longs convois de chariots remplis de matelas, de vivres et de provisions de toutes sortes, beaucoup sont à pieds.

Le danger se rapproche...des avions font de plus en plus leur apparition, leur grondement et leur sifflement jettent l'effroi avant même le mitraillage. Le 19 mai, c'est un dimanche matin, des avions bombardiers (stukas) mitraillent un train de wagons-citerne à la barrière de la Maison Blanche, l'après-midi l'ordre est donné au son du clairon aux habitants de Jaulzy de monter s'abriter dans les carrières par crainte des attaques aériennes qui s'intensifient. C'est la stupeur, l'angoisse s'empare du village, cependant la plupart se résignent et s'exécutent emportant leur valise ou leur baluchon. Dans les trois carrières, de la paille a été étalée mais peu de gens trouvent le sommeil. L'anxiété domine... Que va t'il nous arriver ? Allons-nous devoir quitter, nous aussi notre maison ?

Au matin, au contact des uns et des autres les craintes peu à peu s'estompent. Les femmes, (la majorité ont leur mari mobilisé) cuisent la popote pendant que les enfants, ravis d'échapper à l'école, profitent de l'aubaine des circonstances pour jouer. Quelques téméraires se risquent à descendre rapidement pour surveiller la maison ou chercher quelques provisions.

Le 21 au soir vers 21 heures alors que l'on s'apprête à passer une nouvelle nuit, une torche éclaire une des carrières provoquant un moment de panique : " C'est les boches ! " Non ! Ce sont les

gendarmes d'Attichy qui transmettent l'ordre d'évacuation de la population en direction de Senlis.

La nouvelle se répand comme une traînée de poudre aux deux autres carrières. Le moment tant redouté est arrivé. C'est l'affolement. Les fermiers sont sommés de préparer tous les chariots et tombereaux disponibles et les amener. A la hâte les chevaux sont attelés, les chariots chargés de vivres, pendant que les familles tentent de se rassembler, mais dès l'arrivée des premiers attelages, le désarroi et la précipitation sont tels que certaines ne se retrouvent pas.

Les enfants et les personnes impotentes sont montés, les autres suivent à vélo, à pieds baluchon sur le dos, beaucoup poussent des voitures d'enfants ou des brouettes, d'autres encore essaient de guider leurs vaches sans succès. Le convoi s'ébranle vers l'inconnu

Andrée Véron, fermière à Say va habituellement livrer son lait à Attichy à l'aide de sa Ford camionnette, mais depuis quelques jours les troupes devenant de plus en plus nombreuses, c'est son beau-père monsieur Véron qui s'en charge. En revenant, il prend sa décision et dit en ouvrant la porte : « On part » ! On n'imaginait pas un départ aussi brutal. Il y a peu de temps on attendait encore : « On les aura » ! Ou « nous vaincrons, parce que nous sommes les plus forts ! » Andrée ne se résout pas à partir, elle veut rester pour garder la ferme pendant l'absence de son mari mobilisé, mais monsieur Véron refuse. Il ne prendra pas la responsabilité de laisser sa belle-fille seule dans un endroit isolé comme Say au milieu des troupes !

La destination est toute trouvée : à Courdimanche dans l'Eure où madame Véron avait évacué en 1918

Ils remplissent alors à la hâte des chariots de vivres pour les chevaux, chargent une quantité de fers et de clous à chevaux, entassent quelques provisions de bouche et de linge et... Se résignent enfin, le cœur serré, à lâcher vaches et veaux dans la nature et partir... Il est 3 heures de l'après-midi :

Monsieur Véron prend la tête au volant de sa traction Citroën avec les grands-parents ainsi que madame Raqueriaud leur voisine tenant sa petite Bernadette de 3 mois dans ses bras. Andrée qui conduit depuis peu et son parcours se limitant jusqu'ici de Say à Attichy, suit avec ses filles Micheline et Monique ainsi que Roger son jeune beau-frère de 11 ans dans la camionnette. Son manque d'expérience lui fait craindre le pire, mais la présence de madame Véron à ses côtés la rassure, elle en a bien besoin.

A l'arrière : un premier attelage de 4 chevaux conduit par Raymonde (madame Danhiere) sa belle sœur de 20 ans, suivi par un deuxième attelage de 3 chevaux confié aux trois Raqueriaud, ferment la marche.

Leur convoi va bien lentement et va même être encore ralenti par la rencontre d'autres réfugiés, si bien qu'ils passent leur première nuit en forêt de St. Jean-au-bois.

Au petit jour ils reprennent la route, une route de plus en plus encombrée et passe la deuxième nuit à St. Leu D'esserent.

Andrée a beaucoup de mal à manœuvrer dans cette cohue, elle se trouve parfois séparée du convoi, doit aussi éviter les vélos, les gens, contourner les véhicules abandonnés, mais, peu à peu elle prend de l'assurance et fait face aux multiples difficultés.

Quant à Raymonde, si elle avait l'habitude de conduire un ou deux chevaux dans les champs, soudain, se trouver à en

conduire quatre dans une telle pagaille, sans compter la surveillance de l'équipage des jeunes Raqueriaud, c'est autrement plus difficile. Il y a aussi la corvée du ferrage....les fers des chevaux s'usent très vite sur le pavé des routes, ce qui oblige à les changer souvent. Ce soin était habituellement confié aux deux maréchaux de Saulzy Gobron et Dautancourt, mais pour l'heure c'est monsieur Véron qui s'acquitte de cette besogne. Son épouse a bien essayé de tenir le pied du cheval mais après s'être trouvée mal c'est à Raymonde qu'incombe cette responsabilité qui demande une certaine force.

Ils arrivent enfin à Courdimanche à la ferme. Le surlendemain, monsieur Véron sachant sa famille en sûreté mais inquiet de se qui se passe à Gay décide d'y retourner et d'y rester si possible pour garder la ferme. Il part avec madame Raqueriaud, mais dès leur arrivée ils sont sommés de quitter les lieux avant neuf heures du soir. Ils reprennent à nouveau la route de Courdimanche et depuis ils attendent en participant aux divers travaux de la ferme.

Le temps passe jusqu'au jour où les propriétaires reçoivent à leur tour l'ordre d'évacuer. Alors nos Ricards se voient obligés de partir encore une fois. Le plus dur était à venir....

A la sortie du village un comte emboutit la traction de monsieur Véron, le réservoir est percé. Désormais monsieur Véron se voit condamné à être tracté par une corde à l'arrière de l'un des chariots jusqu'au retour.

Le parcours des environs de Paris devient infernal, notamment de Chanteloup à Passy. Raymonde croit bien voir ses chevaux ne jamais pouvoir monter la côte, elle doit avoir recours à plusieurs reprises à des bûches ramassées sur les côtés pour caler les roues afin d'éviter une reculade dangereuse pour les chariots qui la suivent. A

la descente, elle craint maintenant l'emballement des chevaux en bas de la côte, elle évite de justesse un char en panne resté en travers de la route. Pour la traversée du pont miné de chaque côté par l'armée française avant de le faire sauter, elle doit rassembler toute son attention et son courage et surtout faire confiance à l'intelligence et l'instinct de ses chevaux afin d'éviter une catastrophe. Heureusement son bon « Bayard » le limonier ne faiblit pas. Ils poursuivent néanmoins leur chemin en évitant les grandes routes dangereuses et arrivent enfin dans une ferme à Villeneuve près de Ratay à 20 kilomètres d'Orléans à 2 heures du matin. Ils sont complètement épuisés mais il faut pourtant avant d'aller dormir, s'occuper encore de leurs pauvres bêtes qui n'avaient connu, jusqu'alors, que les chemins familiers de Say ! Après s'être bien reposés, ils sont prêts le matin à reprendre la route pour traverser la Loire (barrière réputée de tous temps infranchissable à l'ennemi, (une ligne Maginot naturelle en quelque sorte) mais qu'elle n'est pas leur stupeur en passant le portail...les boches ! c'est le choc « on ne les croyait pas si près » !! Ils leur donnent l'ordre de remettre leur départ au lendemain afin de ne pas gêner l'avancée des troupes allemandes et de retourner dans leur région qu'ils n'auraient pas dû quitter ! La famille Véron ne se fait pas prier pour exécuter les ordres et dès le lendemain on reprend les rênes avec plaisir.

Ils regagnent peu à peu Say ou ils arrivent vers le 21 juin. Ils découvrent plusieurs maisons endommagées ou démolies, les vaches dispersées sont toutes retrouvées à Courtieux, Proutoy et même à Hautefontaine. Bien que n'étant partis qu'un mois, ils ont vu et vécu tant de choses qu'ils ont l'impression d'être partis une éternité.